Bibliothèque anarchiste

Le Droit social
La société au lendemain de la Révolution
9 – 16 avril 1882

extrait le 11 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré des n°9 et 10 du *Droit social*
Le Droit social, publié à Lyon de février à juillet 1882, est le deuxième journal anarchiste de l'histoire de France. Texte paru dans les n°9 (9 avril 1882) et 10 (16 avril 1882). L'étude n'est pas terminée au n°10 (« À suivre ») : la suite n'est pas encore transcrite.

bibliotheque-anarchiste.com

La société au lendemain de la Révolution

Le Droit social

9 – 16 avril 1882

Nous n'avons certes pas la prétention de tracer ici un tableau de ce que sera la société future, ni bâtir tout un plan d'organisation et de le poser comme principe, non, nous voulons tout simplement esquisser à grands traits les lignes générales qui doivent éclairer notre propagande, répondre à quelques objections qui nous ont été faites et démontrer qu'une société peut fort bien s'organiser sans pouvoir ni délégations si elle est vraiment basée sur la justice et l'égalité sociales.

Oui, nous croyons que tous les individus doivent être laissés libres de se rechercher et de se grouper selon leurs tendances et leurs affinités, nous croyons que, d'avoir la prétention d'établir un mode unique d'organisation sous lequel tout le monde devrait se plier et que l'on imposerait sitôt après la Révolution, c'est une utopie, étant donnée la diversité de tempéraments et de caractères des individus et vouloir déjà préparer un cadre plus ou moins étroit, dans lequel la société serait appelée à se mouvoir, ce serait faire œuvre de doctrinaires et de conservateurs puisque rien ne nous dit que tel idéal qui nous éblouit aujourd'hui répondra à nos besoins de demain et surtout aux besoins de la société toute entière. Ce qui a frappé d'impuissance et de stérilité toutes les écoles socialistes jusqu'à nos jours, c'est que, précisément, dans la société qu'elles voulaient établir tout était prévu et réglé d'avance, rien n'était laissé à l'initiative des individus, ce qui faisait que ce qui répondait aux aspirations des uns venait en travers des idées des autres, et de là l'impossibilité de créer quelque chose de durable.

Donc, si nous ne voulons pas tomber dans les mêmes fautes et nous heurter aux mêmes obstacles, nous devons nous garder de croire que tous les hommes sont fondus dans le même moule, que ce qui peut s'accorder avec le tempérament de l'un peut satisfaire indifféremment aux sentiments de tous. Et ceci du reste soit dit en passant aussi bien au point de vue du groupement pour la période de propagande que du groupement dans la société future ; d'ailleurs, si nous voulons faire une révolution qui réponde à notre idéal, pour préparer cette révolution nous devons nous organiser selon nos principes, habituer les individus à agir d'eux-mêmes et bien nous garder, comme cela a été dit, de voiler la statue de la liberté.

Nous devons d'abord, nous garder de tomber dans le défaut où sont tombés les collectivistes, c'est-à-dire d'avoir un programme complet, que tous les individus seraient forcés d'accepter sous peine d'exclusion, non il est trop difficile, pour ne pas dire impossible, de grouper un grand nombre d'individus pensant tous absolument la même chose, il faut donc, pour faire un programme commun, en choisir un minimum de manière à satisfaire à peu près tout le monde, seulement l'on retombe alors dans la faute capitale des collectivistes qui se sont fait un programme où l'on trouve de tout sauf du collectivisme.

Eh bien nous croyons que les anarchistes doivent être plus pratiques que cela, nous devons faire appel à tous ceux qui veulent détruire la société actuelle et au lieu de perdre notre temps à discuter sur l'utilité et la bonté de tel ou tel moyen, nous devons nous grouper pour l'application immédiate de ce moyen sans avoir à se préoccuper de ceux qui n'en sont pas partisans de même que les partisans d'un autre moyen se groupent pour la mise en pratique de cet autre moyen et comme après tout, ce que nous voulons tous, c'est la destruction de la société actuelle, il est évident que ce sera l'expérience qui nous guidera sur le choix des moyens et comme nous ferons de la besogne pratique au lieu de perdre notre temps dans des réunions le plus souvent stériles où chacun veut faire prévaloir son idée, où bien souvent l'on se sépare sans rien décider et ayant presque toujours pour résultats de créer autant de fractions dissidentes qu'il y a d'idées en présence, fractions qui, devenues ennemies, perdent de vue l'ennemi commun, la société bourgeoise, pour se faire la guerre les unes aux autres afin de prouver l'excellence de leurs moyens respectifs [1]. Il en ressortirait cet autre avantage, c'est que les individus s'habituant à aller au groupe qui répondrait le mieux à leurs idées s'habitueraient à penser et à agir d'eux-mêmes, sans autorité parmi eux, sans cette discipline qui consiste à annihiler les efforts d'un groupe ou d'individus isolés parce que les autres ne sont pas de cet avis.

1. Comme cela est en train de se faire dans le Parti ouvrier qui est en train de se scinder en autant de fractions qu'il y a d'aspirants pontifes.

Il en ressortirait cet avantage c'est qu'une révolution faite sur cette base ne pourrait être autre chose qu'anarchiste, car les individus ayant appris à se mouvoir sans contrainte aucune, ne seraient pas si sots que d'aller se donner un pouvoir au lendemain de la victoire.

Nous savons que pour certains socialistes leur idéal serait de grouper les travailleurs en un parti tel qu'il existe en Allemagne[2] ayant ses chefs qui, au jour de la révolution, seraient portés au pouvoir, formeraient ainsi un nouveau gouvernement qui décréterait la prise de possession de l'outillage et de la propriété, organiserait la production, réglementerait la consommation et supprimerait ceux qui ne seraient pas de son avis, cela va sans dire. Nous, anarchistes, nous croyons que c'est un rêve, nous croyons que des décrets de prise de possession arrivant après la lutte seraient illusoires, nous croyons que ce n'est pas par des décrets que puisse s'accomplir la prise de possession du capital, mais bien par des faits au moment de la lutte, par les travailleurs eux-mêmes qui s'empareront des maisons et des ateliers en chassant les possesseurs actuels et en y appelant les déshérités en leur disant : ceci n'appartient à personne individuellement, mais bien à la société entière ; une fois cette prise de possession accomplie, nous ne voyons pas la nécessité de la faire sanctionner par une autorité quelconque.

Ce n'est donc qu'une fois la lutte finie, que les travailleurs pourront s'organiser soit pour la production, soit pour la consommation et tout ce que nous pourrions produire d'ici là, au point de vue théorique de l'organisation, ne sera jamais que des rêves plus ou moins échafaudés, plus ou moins compliqués, mais qui manquent toujours de base, puisque nous ne pouvons prévoir tous les besoins qui se feront jour au lendemain de la révolution. Savons-nous d'abord combien de temps elle durera ? quelles seront les conséquences d'un tel bouleversement ? Certainement non.

Nous ne devons donc pas perdre notre temps à établir dans notre imagination une société dont tous les rouages seraient

2. Ce plan est en train de se réaliser, on a constitué un comité dit national, qui, naturellement, ne doit avoir aucun pouvoir, etc., etc. On connaît cela, c'est le refrain de tous les gouvernements qui commencent.

même, qui nous combattent, nous disent : Mais nous aussi nous sommes communistes-anarchistes, mais c'est là notre idéal, seulement pour y arriver il faut passer par une période éducative qui est le collectivisme. Les compagnons qui nous tiennent ce langage peuvent être de bonne foi, mais quant à nous, nous ne comprenons rien dans ces finasseries, nous avons une idée que nous croyons bonne, nous cherchons à la propager autour de nous et à la faire comprendre de ceux que nous cherchons à entraîner avec nous à la révolution, peut-être, quand la révolution se fera, les idées ne seront-elles pas assez avancées pour rallier autour d'elle la masse de ceux qui y auront pris part, mais, du moins, par notre propagande nous aurons cherché à les répandre et si au lendemain de la révolution nous sommes forcés de subir une période transitoire, ça sera assez déjà de la subir sans avoir à nous en faire les propagateurs ; d'ailleurs on ne tient pas assez compte de cette espèce de fièvre et d'exaltation qui s'emparent des individus en temps de révolution et qui font que les idées germent et se développent si rapidement et les pousse à une certaine abnégation d'eux-mêmes, tandis qu'en revanche, dans toutes les révolutions passées, nous avons vu les idées larges et généreuses, être étouffées par ceux qui s'étaient faits les chefs du mouvement…

dans une société améliorée où le travailleur aurait le produit intégral de son travail, où il aurait toutes sortes de libertés, une société où l'instruction serait à la portée de tous, une société enfin que… etc., etc., il serait facile aux travailleurs de choisir librement leurs mandataires et d'évoluer vers la meilleure idée. D'accord, seulement si nous prenons l'humanité depuis où commence son histoire, nous verrons que chaque fois qu'une idée a pu parvenir à avoir ce que l'on nomme la majorité et conquérir ainsi sa place dans la société, c'est que derrière elle il y avait une vérité meilleure encore qui la poussait, et lorsque cette idée s'était emparée du pouvoir, elle s'y incrustait et devenait oppressive à son tour jusqu'à ce que l'évolution des idées s'étant faite, une révolution nouvelle vînt la détruire à son tour et prendre sa place et recommencer de même. Eh bien, nous, anarchistes, nous pensons qu'il faut briser ce cercle vicieux, nous pensons que la terre est assez grande pour nous nourrir tous et y évoluer à notre aise ; enfin qu'il y a place pour tous au soleil, sans avoir besoin de nous égorger ; que si nous voulons que l'évolution puisse se faire pacifiquement dans la voie du progrès, il faut briser ce qui pourrait l'entraver dans sa marche sans avoir égard à ce qu'on appelle majorité, puisque une vérité est toujours une minorité lorsqu'elle commence à paraître.

On a objecté qu'en laissant les individus libres de s'organiser comme ils l'entendraient, l'on verrait se reproduire entre groupes la concurrence individuelle d'aujourd'hui, c'est une erreur, car dans la société que nous voulons, l'argent serait aboli, par conséquent il n'y aurait plus échange de produits mais échange de services, ensuite pour qu'une révolution sociale, telle que nous l'entendons, ait pu s'accomplir il faut bien admettre qu'une certaine évolution des idées se soit faite dans l'esprit des masses ou tout au moins d'une forte minorité. Alors, si les travailleurs ont été assez intelligents pour détruire l'exploitation bourgeoise, ça ne sera pas pour la rétablir entr'eux, surtout lorsqu'ils auront la satisfaction de leurs besoins assurée.

Beaucoup de travailleurs nous disent : Ce que vous voulez ? c'est très beau mais ce n'est pas possible. Les collectivistes

établis d'avance et construire, pour ainsi dire, une de ces boîtes de jouets dont toutes les pièces sont numérotées et une fois mises en place qu'il n'y a plus qu'à remonter le mécanisme pour les faire marcher ; nous ne pouvons avoir cette prétention ridicule, mais nous devons nous garder aussi de cet autre défaut commun à beaucoup de révolutionnaires qui disent : occupons-nous d'abord de détruire et nous verrons après ce que nous aurons à faire. Entre ces deux idées il y a une lacune, nous ne pouvons certainement dire ce qui se fera au lendemain de la révolution, mais nous pouvons assurément dire ce qui ne se fera pas ou du moins ce que nous essayerons d'empêcher de faire.

Nous ne pouvons dire quelle sera la manière dont s'organiseront les groupes producteurs et consommateurs, eux seuls devant en être les seuls juges ; la même manière de faire, d'ailleurs, ne pouvant convenir à tous, mais nous pouvons très bien dire, par exemple, comment nous ferions personnellement s'il nous était donné une société où tous les individus auraient la faculté de se mouvoir librement et comment une société pourrait évoluer sans avoir besoin de ces fameuses commissions de statistiques, de bons de travail, etc., etc., dont voudraient nous gratifier les collectivistes, car, d'abord, il est dans la nature des individus de ne pas vouloir s'engager sans savoir où ils vont et ensuite, comme nous l'avons dit, c'est le but auquel nous voulons atteindre qui doit nous guider dans l'emploi des moyens de propagande.

Nous croyons donc qu'une fois la lutte finie, le peuple s'étant emparé de l'outillage, se trouvera immédiatement en face de ce problème : produire pour continuer de consommer. Nous croyons que les individus devront se rechercher selon leurs idées, selon leur caractère ou leurs affinités, une fois qu'ils se seront rencontrés, qu'ils s'organiseront au mieux de leurs tendances, nous ne disons pas de leurs intérêts, puisque, par le fait de la suppression de la propriété individuelle et de l'impossibilité d'accumuler, l'intérêt individuel aura disparu ou du moins se fondra dans l'intérêt général.

Nous croyons encore que par le fait même des besoins, et cela peut être dès le début de la lutte, il s'établira des magasins généraux, sortes de bazars où les consommateurs viendront

s'approvisionner de ce dont ils auront besoin ; ici une petite réflexion, les collectivistes nous disent : le communisme n'est pas possible, le caractère français, d'ailleurs, s'y oppose, il faut passer par une période éducative qui amènera progressivement les travailleurs à une période où la production étant telle, les produits seront en si grande quantité, que personne n'aura plus besoin de s'occuper si son voisin consomme plus qu'il ne produit ; mais dès le début de la Révolution, ou du moins sitôt la lutte terminée, il faudra régler la consommation selon la production de chacun afin d'éviter que la production ne soit dépassée par la consommation. Au danger de manque de production nous répondrons plus loin, mais nous répondrons ici aux collectivistes que nous doutons fort qu'ils puissent arriver, dès le début de la lutte, avec une organisation toute prête à fonctionner, comme cela sans transition aucune ; cela n'est pas possible, surtout dans une révolution économique qui remuerait tant de passions diverses. Pendant que ce pouvoir s'organiserait, centraliserait, chercherait une valeur d'échange plus ou moins juste, le peuple, lui, poussé par le besoin, ira tout bonnement dans les magasins prendre ce dont il aura besoin, de même qu'il ira porter sa force d'activité là où le besoin s'en fera sentir, et il s'habituera ainsi, par la pratique, à consommer sans se préoccuper d'où viendront les produits qu'il consommera et à produire sans s'inquiéter où iront les produits qu'il fabriquera : de cette manière les travailleurs seront habitués au communisme avant que toutes commissions de statistique aient seulement pu s'entendre sur la valeur d'échange.

Ces bazars, dont nous parlons plus haut, toujours par le fait des besoins, étant en communication les uns avec les autres, se tiendraient au courant des besoins de la consommation, se répartiraient leurs produits, et les producteurs, en les venant déposer, par le fait de cette correspondance, sans pression administrative aucune, seraient mis au courant des besoins de la consommation, du manque de tel produit, de l'encombrement de tel autre ; et, tel aujourd'hui, on voit se monter des associations de spéculateurs pour exploiter telle invention, mine ou découverte, on verrait alors se créer des groupes de producteurs pour produire tel ou tel article demandé par la consommation.

De cette manière, cela n'en marcherait que mieux, puisqu'il n'y aurait rien d'imposé ; chaque individu ne ferait que ce qui lui conviendrait, et comme le bien-être particulier découlerait du bien-être général, il n'y aurait pas de raison pour que les individus veuillent faire contre leur intérêt ; d'ailleurs, nous savons tous qu'il n'y a mauvaise volonté que là où il y a autorité, car il est dans le caractère des individus à ne pas vouloir être commandés, et si beaucoup de nos camarades qui admettent encore une espèce d'autorité pour maintenir l'équilibre dans la société future, voulaient fouiller dans un des coins le plus reculé de leur cerveau, ils verraient qu'ils veulent bien un pouvoir, mais avec cette restriction qu'ils seront libres de l'envoyer promener alors qu'il ne répondrait plus à leur desiderata ou qu'il voudrait les contraindre à faire une chose qu'ils ne voudraient pas faire ; si ces camarades-là voulaient bien réfléchir avec eux-mêmes, ils verraient qu'un pouvoir n'a, dans ces conditions, aucune raison d'être, ils ne le voudraient donc que pour ceux ou plutôt contre ceux qui ne seraient pas de leur avis ; c'est là une drôle de manière de comprendre la liberté ; il est vrai que certains collectivistes ont voulu prétendre que plus l'homme se développait, plus il devenait esclave de la société, et au moyen de la science prétendaient prouver que l'autonomie n'existe pas : c'est une erreur que nous avons essayé de réfuter déjà en dehors de ce petit travail[3]. Nous ne nous y arrêterons donc pas davantage, et à ceux qui nous disent qu'enfin il faut bien une règle, que l'on ne peut pas contenter tout le monde à la fois (ce qui sera vrai tant que l'on voudra imposer la même manière de voir à tous), qu'en un mot c'est la majorité qui doit faire loi (sans apostrophe), à cela nous n'aurons qu'une chose à répondre : Quel est le critérium avec lequel on reconnaît qu'une majorité est dans le vrai ou dans le faux ? Où commencent les majorités et où finissent-elles ?

S'il en était ainsi, nous n'aurions qu'à nous incliner bien humblement devant la bourgeoisie qui nous exploite puisqu'elle a la majorité pour elle, et que nous, nous ne sommes qu'une infime minorité : à cela on nous répondra : oui, mais

3. Voir le *Révolté*, n°25 : *L'autonomie selon la science*. [Note de l'original.]